

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

LES
IM-
PRUDENTS

conception
et mise en scène
Isabelle Lafon

*d'après les dits et écrits
de Marguerite Duras*

pds 2021

6 janvier –
23 janvier 2022

Les Imprudents

d'après les dits et écrits de **Marguerite Duras**
conception et mise en scène **Isabelle Lafon**
avec **Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon**

assistantat à la mise en scène **Jézabel d'Alexis**
lumières **Laurent Schneegans**
administration **Daniel Schémann**

production **Compagnie Les Merveilleuses**
coproduction **La Colline – théâtre national, Le Printemps des Comédiens, Théâtre Dijon-Bourgogne – Centre dramatique national**
La Compagnie Les Merveilleuses est conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC-Île-de-France.

Le spectacle a été créé le 18 juin 2021 au Printemps des Comédiens.



Petit Théâtre du 6 au 23 janvier

le mardi à 19h, du mercredi au samedi à 20h et le dimanche à 16h
durée 1h30

—
régie générale **Laurie Barrère** régie lumière **Diane Guérin, Jean-Philippe Viguié**
habillage **Sonia Constantin**

sur la route

du 3 au 21 octobre 2022 au TNP – Villeurbanne
le 1^{er} décembre 2022 à La Maison du Théâtre à Amiens
semaine du 6 mars 2023 à La Comédie de Saint-Étienne – CDN

« Marguerite Duras : un bleuet carnivore »

Rencontre entre Isabelle Lafon et les étudiants de l'association interuniversitaire Opium Philosophie

La metteuse en scène reviendra sur la genèse du spectacle et la place donnée aux archives et à la recherche collective lors de cette création. Elle dialoguera également avec les étudiants autour de la figure de l'écrivaine.

samedi 8 janvier 2022 à 15h30 à la médiathèque Marguerite Duras

115, rue de Bagnolez – Paris 20^e

entrée libre sur réservation à contactez-nous@colline.fr

Charles Sylvestre – *Avez-vous le goût de l'interview télévisée du document ?*

Marguerite Duras – *Oui, pour donner la parole à ceux qui ne l'ont pas. Cela ne m'intéresse pas d'aller interviewer Jean-Paul Sartre parce qu'on le connaît et qu'il a des tribunes qui lui sont ouvertes. Mais je ne m'y intéresse pas d'un point de vue sociologique, documentaire.*

C.S. – *L'interview devant la caméra est-elle aussi, comme vous l'avez dit de l'écriture, une aventure ?*

M.D. – *Oui. Il faut mettre la personne dans une disponibilité telle qu'elle ne peut plus savoir ce qu'elle va dire.*

C.D. – *Est-ce la raison pour laquelle les gens se dévoilent assez facilement à la télévision ?*

M.D. – *Oui je crois. Contrairement à ce qu'on pense, la confiance n'est jamais privée. Ici c'est à la caméra qu'on s'adresse.*

Extrait d'une entrevue de 1965, publiée dans *Marguerite Duras, le dernier des métiers*, collection d'entretiens recueillis par Sophie Bogaert, Éditions du Seuil, 2016

Est-ce que je ne suis pas scandaleuse ? D'oser tout le temps, de me casser la gueule, d'oser encore ? Oui mais oser, ce que c'est, oser. Moi j'ai l'impression que j'écris dehors, j'écris ouvertement, j'écris... de façon indécente. Et que le scandale est là. Je ne sais pas comment j'en arrive à croire ça. Je ne sais pas, c'est la sorte de littérature que j'écris qui fait ça. Vous ne croyez pas ? Que j'écris publiquement, presque. Que ce qu'on cache, je le fais comme au grand jour.

—
Marguerite Duras

Franchement on pourrait arrêter là avec en pensée la voix de Marguerite Duras le disant. Toujours les questions qu'elle se pose, les questions qu'elle pose. Immédiatement une phrase clignote, lance un signal : « Comme au grand jour ». Un spectacle « comme au grand jour » où d'une certaine façon on ne cache rien.

Comme au grand jour. C'est d'abord dire tous les textes qui se trouvent sur la grande table, celle qui nous sert de décor, au milieu du plateau, tous ces textes qui sont là, avec nous, depuis le début des répétitions. Dire de quoi on part, ou plutôt d'où l'on part ?

Sur la grande table : il y a des textes retranscrits à partir d'archives datant des années 60. Archives télévisuelles, archives d'entrevues avec Marguerite Duras non pas questionnée mais questionneuse. La productrice de l'émission de télévision *Dim Dam Dom* demande à Marguerite Duras de faire des reportages. Elle va, entre autres, interviewer une directrice de prison, une stripteaseuse, des enfants, un dompteur de fauves. Il y a aussi la retranscription d'une émission de France Culture de 1967, on y suit la rencontre dans une bibliothèque entre Marguerite Duras et des mineurs et femmes

de mineurs. Cela se passe à Harnes dans le Pas-de-Calais, elle y lit des textes d'Henri Michaux, de Francis Ponge, d'Aimé Césaire.

Aura lieu une magnifique discussion entre « elle » et « eux ».

Un peu à part, des textes autour du « groupe de la rue Saint-Benoît. »

Ils se réunissaient au domicile de Marguerite Duras depuis la guerre, Robert Antelme, Dionys Mascolo, Edgar Morin, Claude Roy, Maurice Nadeau et bien d'autres.

Nous partons donc de ces années-là et de cette Duras-là, une Duras qu'on connaît moins, celle qui inlassablement pose les questions.

Dans le cadre elle est de dos et bien sûr la fumée de sa cigarette.

Théâtre d'archives alors ? Non sûrement pas ! Il s'agit avec les comédiens de travailler à partir des archives, d'improviser. Inventer le vrai.

Imaginer ce qu'ont retenu ces personnes de leur rencontre avec Marguerite Duras. Faire revivre ces anonymes, tous ces personnages, André Fontaine, mineur ; Liliane Kupscak, employée à la cafétéria de la mine ; Lolo Pigalle, stripteaseuse ; Pierre Dumayet, journaliste ; Suzanne Langlet, bibliothécaire à Harnes ; Daphné Langlet, lycéenne ; Dionys Mascolo, Claude Roy etc. Ceux qui ont vraiment existé et ceux que nous avons inventés...

C'est vertigineux de penser représenter Marguerite Duras par le biais des personnes qui furent interviewées par elle. Elle qui, d'une certaine façon, envahit tout avec sa liberté parfois brutale. Elle dont la pensée, l'œuvre, ne tiennent pas en place et ne s'installent jamais. On y entend murmure, fulgurance, discussion, solitude, transparence et rire. Il faut être happé par Duras, ravi par elle mais surtout ne pas vouloir tout en dire.

Coïncidence J'ai découvert des mois après avoir décidé de travailler sur ces années 60, une dédicace de Marguerite Duras à l'intention de Pierre Dumayet qui l'avait interviewée sur son livre *Le Ravissement*

de *Lol V. Stein* en 1964. Elle est âgée et dit qu'elle aimerait revoir cette interview d'il y a vingt-cinq ans ainsi que les émissions qu'elle a faites, ce qu'elle nomme « la première partie de son travail ». Nous ne savions pas que d'une certaine façon nous répondions à ce souhait.

Nous sommes trois, Johanna, Pierre Félix et moi-même, le trio où toujours l'un regarde les deux autres. Je pense à Lol V. Stein qui regarde son fiancé s'éprendre d'une autre, au bal de leurs fiançailles. Nous nous sommes dits que nous serions toujours comme en plein jour, à vue et que le spectacle devrait s'approcher d'une très belle répétition. Qu'il fallait accepter qu'il ne soit jamais fini. Le scandale, ça serait le scandale, discret, intime, de chacun d'entre nous et peut-être d'une position de mise en scène. Une explosion discrète...

Nous nous sommes dits en riant qu'à force de parler des personnes qui ont été interviewées par Marguerite Duras, elle finirait par arriver, par apparaître, par nous parler de cette chose devant laquelle elle se trouve, l'écriture « sèche nue », cette chose qui rend « sauvage », qui terrifie et sauve, qui doit se refaire à chaque livre comme ignorée du précédent, cette chose « qui se fait en vous, en dehors de vous, en deçà de toute volonté de faire ».

Et puis Margo aussi écouterait. C'est ma chienne. Elle a dix mois, elle est impétueuse et douce, a envie de tout.

Isabelle Lafon, juin 2021

Chaque moment fut trouvé en avançant. On ne les sortait pas de la manche, ça ne venait pas sans raison. Mais c'était sans ces notions préconçues qui empêchent les gens de se comporter comme des vraies gens et qui « poussent à raconter une histoire qui est prévisible, et fausse. Je déteste connaître mon thème et mon histoire avant de vraiment commencer. J'aime découvrir ça en travaillant. Dans *Husbands* la relation en dehors du plateau entre Gazzara, Falk et moi-même a déterminé beaucoup de scènes qu'on créait au fur et à mesure. C'était un processus de l'histoire et du thème. Quand vous savez à l'avance ce que va être l'histoire ça devient vite ennuyeux. [...]

La plupart des metteurs en scène font grand mystère de leur travail. Ils vous parlent de votre personnage et de vos responsabilités dans la grande œuvre. C'est des conneries. Avec des gens comme Ben et Peter, vous ne donnerez pas de direction. Vous donnez la liberté et les idées.

John Cassavetes à propos du film *Husbands*

« Pour lire à la veillée », rencontre d'Harnes

En 1967, à Harnes les mines sont encore en activité, mais plus pour très longtemps. Marguerite Duras vient de publier *L'Amante anglaise*. Quelques jours après sa rencontre avec des élèves du Lycée Jules-Ferry de Versailles, elle est à Harnes au milieu des mineurs et de leurs femmes. Dans le cadre de la Quinzaine de la lecture sur France Culture, Duras lit et commente avec eux des extraits, de *Moby Dick* d'Herman Melville et du *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire. Elle les questionne sur leur lecture, sur la place des livres dans leur vie. Il s'agissait « d'obtenir un contact vivant » et si possible « un dialogue avec l'auditoire », selon les mots du présentateur de l'époque. Une émission enregistrée dans la bibliothèque de Harnes. Marguerite Duras leur lit aussi deux poèmes du recueil *Plume* d'Henri Michaux : « Un tout petit cheval » et « Télégramme de Dakar » à partir desquels s'entame une discussion.

Ont participé à cette rencontre :
Paul-Édouard, agent de maîtrise
Charles, technicien
Hélène, sans profession, femme de mineur
Myriam, femme de mineur
Raymond, retraité
Henri, fils de mineur, étudiant en droit
Michel, technicien
Pierre, agent de maîtrise
Le bibliothécaire

Marguerite Duras – Si on était venu pour vous lire des choses que vous lisez déjà, ça ne serait pas très intéressant. C'est exactement pour vous dépayser, que nous sommes venus. Si vous entrevoyez quelque chose dans ces textes vous nous le dites, si vous ne voyez rien vous nous le dites aussi, c'est à vous de nous dire, pas à nous. C'est à nous à apprendre de vous en ce moment. Michaux, c'est sans doute le plus grand écrivain français. J'aimerais bien que vous me disiez un mot sur les deux textes que je viens de vous lire.

« Télégramme de Dakar » est un poème sur l'Afrique, où il a imité les bruits de l'Afrique, les bruits du tam-tam. C'est très difficile à lire, je m'excuse car je ne suis pas une lectrice : j'ai quand même essayé de vous rendre les coups sourds du rythme.

Hélène – Honnêtement je préfère le deuxième, celui sur l'Afrique, car il dépeint quelque chose de concret alors que l'autre « Un tout petit cheval » est très flou. On peut s'imaginer des personnages, des arbres dans celui sur l'Afrique. Le premier est flou : a-t-il voulu comparer quelque chose à un cheval ? On ne sait pas trop, il donne matière à réflexion, c'est sûr.

M.D. – C'est intéressant ce que vous dites. L'Afrique, vous la voyez telle qu'elle est là-dedans ?

Hélène – On dirait que ça chante, c'est moins monotone que le poème sur le cheval, car c'est scandé. C'est une suite d'images.

Myriam – Oui, c'est une projection photographique plutôt. Mais l'essence même du poème est difficile à dégager, ce que le poète a voulu dire est compliqué à comprendre.

M.D. – Je comprends ce que vous voulez dire. Michaux a proposé quelque chose : il a proposé des images de l'Afrique.

Bibliothécaire – Je m'excuse, mais je ne pensais pas que les mineurs pouvaient apprécier la poésie car il leur manque une certaine culture.

M.D. – Vous vous trompez Monsieur. Il manque une culture à beaucoup de gens.

Michel – On a l'impression d'être un peu délaissés, en tant que mineurs.

Hélène – Oui c’est vrai. Il suffit qu’il y ait une grève ou quelque chose pour que l’on se rende compte que les mineurs existent. On ne parle jamais de nous. On dirait que nous sommes une peuplade arriérée du Nord de la France. Même le temps, on a toujours de la pluie ! C’est vrai, nous ne sommes pas favorisés du tout.

Henri – On peut, sans culture, toucher à une certaine qualité dans le second poème, alors que le premier est moins accessible.

M.D. – C’est très juste ce que vous dites. Le premier c’est l’histoire d’un Monsieur qui a un cheval, qui l’adore, qui le protège, mais le cheval ne grandit pas, il reste nain. Et le cheval le rend responsable de son malheur, regardant son maître avec détresse. Le poème pose la question : où est la faute ? La faute à qui ?

Charles – Pour moi c’est au propriétaire.
(Rires)

« Pour lire à la veillée : Les veillées de France Culture »,
première diffusion le 2 décembre 1967

Le groupe de la rue Saint-Benoît, une maison ouverte comme la main

Marguerite Duras – On avait 25 ans, 27, c'était Saint-Germain-des-Prés. Nous avons trouvé un appartement, là, rue Saint-Benoît. C'est là que tout ce qui est arrivé de décisif dans notre jeunesse, dans nos sentiments, dans nos croyances, dans notre folie, c'est là que c'est arrivé. Tous, nous étions pour ce qu'on ne connaissait pas encore, c'est-à-dire la puissance politique du peuple. Nous sommes devenus fous de communisme. On disait que le peuple avait le droit de décider quelle serait sa lutte. Une idée merveilleusement jeune et profondément vraie. Alors, comme d'habitude, on n'a pas écrit là-dessus car on n'écrit jamais sur le bonheur. Malgré la peur, nous étions quand même dans le bonheur. Par bonheur j'entends le bonheur politique, le bonheur de faire ce qu'on devait faire. [...]

Le groupe de la rue Saint-Benoît, c'était une sorte d'assemblage de mouvements divers, chacun de ces mouvements étant très personnel. Nous ne sommes pas venus des cellules du PC, des mouvements anti-gaullistes ou des mouvements trotskistes, nous sommes venus de là où nous étions, c'est-à-dire politiquement nus, vierges, et nous avons formé ce groupe. C'était comme une maison initiale, qui nous a fait entrevoir, à titre prémonitoire ce que pouvait être le communisme. L'entente commune à partir de la vie, tout simplement. Sans problème de classe. Notre groupe était renommé comme un endroit très accueillant, très généreux.

[...]

Claude Roy – Dès la Libération, la rue Saint-Benoît devint une de ces maisons comme il y en a dans les romans russes du temps de l'intelligentsia, où entrent et sortent, à chaque instant, trois idées, cinq amis, vingt journaux, trois indignations, deux plaisanteries, dix livres et un samovar d'eau bouillante. Nous ne voulions pas aller au peuple mais seulement être avec lui. Quand nous disions : je vais rue

Saint-Benoît, cela évoquait une maison ouverte comme la main, au numéro 5 de la rue, et le petit visage, vaguement oriental, le regard comme toujours distraitement hypnotisant levé vers l'arrivant toujours plus grand qu'elle de la maîtresse de maison.

Entre Marguerite, Robert Antelme, Dionys Mascolo, Edgar Morin entraient et sortaient Gilles Martinet et Jean Toussaint Desanti, Jacques-Francis Rolland et André Ullman, Jorge Semprun et Merleau-Ponty, Clara Malraux et Jean Duvignaud, Francis Ponge et Atlan. Il n'y avait jamais à ouvrir la séance parce qu'elle n'était jamais levée. L'ordre du jour était de mettre de l'ordre dans les jours de l'histoire : pas moins. Robert Antelme était patient, Dionys Mascolo était tranchant, Edgar Morin était mordant.

De cette ruche exaltée, bouillonnante et inquiète, Marguerite en était la reine. Elle avait un esprit abrupt, une véhémence baroque et souvent cocasse, une ressource infinie de fureur, d'appétit, de chaleur et d'étonnement, une brutalité de chèvre, une innocence de fleur, un bleuet surpris de se trouver soudain fleur carnivore, une douceur de chat, et ces aigrettes de folie qui jaillissent parfois des chats. Si je pense à des bêtes en pensant à Marguerite, ce n'est pas par paresse d'images. Elle possède avant tout cette intelligence animale que doivent garder les fées, quand on vient juste de les transformer en Dame. Et ce mélange, inimitable, de la religieuse portugaise et d'Édith Piaf.

Extraits d'Autour du groupe de la rue Saint-Benoît. De 1942 à 1964. L'esprit d'insoumission, film de Jean Mascolo et Jean-Marc Turine, 1992



Entretien entre Lolo Pigalle et Marguerite Duras

Marguerite Duras – *Que vont chercher les gens au strip-tease, ils ne vont pas chercher qu'une femme qui se déshabille ?*

Lolo Pigalle – *Non, je crois que c'est une illusion qu'ils vont chercher.*

M.D. – *Laquelle ?*

L.P. – *Si une femme se déshabille, ils l'adaptent à leur imagination.*

M.D. – *Vous êtes sur la scène tous les soirs, mais vous êtes qui ?*

L.P. – *C'est comme pour un employé : j'entre dans mon bureau, le cabaret, j'abandonne tout ce qui est à la maison, tous mes soucis, je me compose une personnalité, et puis quand je quitte le cabaret, je quitte l'uniforme et j'essaie de redevenir moi-même.*

M.D. – *Mais c'est un uniforme la nudité ?*

L.P. – *Oui c'est un uniforme.*

M.D. – *Celle que vous êtes sur la scène, vous la connaissez bien ?*

L.P. – *Oui, peut-être mieux encore que celle en dehors de la scène, car je vis plus avec celle sur la scène, puisque j'y passe beaucoup plus de temps. [...]*

Les gens qui me regardent sont des gens qui n'ont rien ni dans la cervelle ni dans le ventre.

M.D. – *Vous avez fréquenté la bourgeoisie ?*

L.P. – *Oui*

M.D. – *Vous trouvez qu'elle a quelque chose dans la tête ?*

L.P. – *Non, mais disons que c'est bien dissimulé.*

Entretien entre Lolo Pigalle et Marguerite Duras,
émission *Dim Dam Dom* diffusée le 28 octobre 1965

Je représente ce que toute une partie de vous refuse : l'incohérence, l'indiscrétion, l'orgueil, la vanité, l'engagement politique naïf, la violence désordonnée, le refus catégorique, le manque de ménagements, la méchanceté. Je pourrais ne pas m'arrêter. Avec tout ce bordel que je trimballe, je fais des livres.

Marguerite Duras, *Lettre à Alain Resnais*, 29 janvier 1969